

la vie oisive qu'il avait menée jusqu'à ce jour, et il tenait par dessus tout à continuer cette vie, sans travailler, tout en jouissant des gros- siers plaisirs dans lesquels il s'était toujours complu.

Pour mener cette existence, pour pouvoir perpétuer sa vie de gargon gâté lorsqu'il aurait pris une épouse, il lui fallait de toute nécessité un abri et une table toujours servie sans qu'il ait à s'occuper de l'alimenter par son travail. Les étrangers, évidemment, ne pou- vaient lui fournir cette rente perpétuelle. Ses père et mère seuls, quoique bien pauvres eux-mêmes, étaient assez faibles et assez igno- rants des devoirs des individus envers la société pour lui faciliter un avenir si riant.

Aussi, Tom, malgré les ténèbres qui obscurcissaient son intelli- gence, était-il assez roué pour comprendre que sa paresse, combinée avec ses autres défauts natifs, ne trouverait pas ailleurs que dans la maison de ses parents l'asile propre à ses amours et à ses appétits brutalement jouisseurs.

C'est à la suite de ces réflexions qu'il prit la sauvage résolution de faire disparaître, en les plongeant dans la mort, les quatre inno- centes victimes que le sort désignait à son choix.

Et voilà pourquoi Tom Nulty, retournant sur ses pas, regagnait, le jeudi 4 novembre, vers midi, la maison paternelle qu'il savait livrée à la seule garde d'Elisabeth, d'Anny, d'Hélène et de Patrick.

En arrivant à la maison, Tom fut frappé du calme qui y régnait.

—N'y a-t-il personne, se demanda-t-il, inquiet pour l'issue de son sinistre projet.

Mais à peine avait-il fait mentalement cette réflexion, il aperçut la plus âgée de ses sœurs, Elisabeth, que les soins du ménage avaient appelée à la grange.

Tom eut un ricanement diabolique.

Un moment, voyant le calme profond qui régnait dans la petite ferme, il avait cru que les victimes vouées à la mort afin de permet- tre la réalisation de son rêve d'oisiveté, s'étaient éloignées, mettant ainsi son avenir en péril.

La vue d'Elisabeth venant le détromper et jeter une étincelle de joie farouche dans sa cervelle de brute, il avait ricané, et, s'emparant alors d'une forte hache de bûcheron placée à portée de sa main, il s'était doucement avancé vers la grange.

L'œil au guet, l'oreille aux écoutes, marchant sur les orteils comme un Huron en éclaireur, il avait l'air d'un jaguar cherchant à surprendre la timide gazelle à l'abreuvoir.

La pauvre Elisabeth ne se doutait de rien. A un moment, ce- pendant, elle aperçut Tom, mais elle ne fit pas attention à lui et n'at- tacha aucune importance à sa présence inusitée à la ferme. Sans s'interrompre dans ses travaux, elle voyait du coin de l'œil son frère, son frère le paresseux, l'inutile, qui s'avancait mystérieusement, une main derrière le dos comme s'il dissimulait quelque chose. Mais elle était si accoutumée à voir Tom affecter des allures étranges qu'elle ne s'étonna point et ne jugea pas utile de perdre son temps à bavarder avec le gars.